



Compte-rendu du Séminaire du 04 octobre 2003
« *Nos comportements économiques cachent-ils
nos angoisses devant nos finitudes ?* »
par Christian Arnsperger

Compte-rendu
Séminaire du 04.10. 03

**« *Nos comportements économiques
cachent-ils nos angoisses
devant nos finitudes ?* »**

par Christian Arnsperger



TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION DE RODOLPHE DE BORCHGRAVE.....	3
II. INTRODUCTION DE CHRISTIAN ARNSPERGER	3
III. L'ALIENATION	3
IV. CINQ THESES PHILOSOPHIQUES.....	6
V. LES PRATIQUES DU CAPITALISME.....	10
VI. DEBAT	13



I. Introduction de Rodolphe de Borchgrave

Cette année, le thème des séminaires d'initiation à la pensée et à la démarche philosophiques s'articule autour de la question : Qu'est-ce que le lien social ?

Kant, déjà, posait quatre grandes questions dont l'une était : "Que puis-je savoir ?" Il trouva qu'il devait y avoir des conditions de possibilités pour connaître. En ce sens, on ne peut tout savoir. Dans le cadre du séminaire on sera attentif aux conditions de possibilités de l'entreprise.

Trois pôles ont été élaborés autour de ces conditions :

- le pôle des systèmes économiques (c'est là que se situe l'exposé de Christian Arnsperger);
- le pôle de l'individu, de la personne (Sojcher);
- le pôle de la politique et du social (Berten, Delruelle, Besnier).

Le séminaire de Mme Roviello se placera à l'interface du pôle des systèmes politiques et de l'individu.

II. Introduction de Christian Arnsperger

Le mot le plus contestable dans le titre de cette séance est, sans doute, le mot "masquer" (ou cacher). Il sous-entend qu'il y aurait des motivations implicites et des motivations réelles.

Dans le thème qui nous intéresse, le sujet de l'aliénation est fondamental. Il signifie que l'agent possède une fausse conscience. Pour donner un exemple, je peux croire que je suis mû par des motivations ou des buts de type A alors que je suis mû par des motivations et des buts de type B. La philosophie, entre 1850-1950, a beaucoup travaillé sur la notion d'aliénation.

Voyons les notions d'aliénation chez Hegel, Marx et Freud.

III. L'aliénation

III.1. Hegel

Hegel est le père de cette notion. Pour lui, l'aliénation est l'état par lequel la conscience doit passer pour se connaître elle-même. Comment doit-elle procéder ? En connaissant le monde. Lorsque le monde résiste à ma conscience, avant une réintégration de l'objet (au sens formel) dans une conscience plus large, il y a un temps de latence voire de flottement.



Ce temps est le temps de l'aliénation. Ainsi, quand je suis devant autrui ou l'autre (l'objet), il y a un écart entre mon expérience et la réflexion que je puis avoir sur cette expérience. Il faut donc réintégrer l'altérité grâce à la connaissance.

Une synthèse de mon expérience va s'opérer. Nous avons un sujet et quelque chose qui s'y oppose, puis une réintégration c'est-à-dire une synthèse. Celle-ci est comprise comme un stade supérieur de la conscience. Ce processus est à différencier de la "tarte à la crème" que l'on a l'habitude de servir à propos de la philosophie de Hegel, à savoir : thèse-antithèse-synthèse. L'avancement se fait de manière beaucoup plus subtile. La dialectique veut dire que l'opposition entre moi et le monde est dépassée : la conscience crée l'harmonie par élargissement et intégration. Il existe un mot en allemand (et qu'utilise Hegel) pour décrire ce phénomène : l'*Aufhebung* qui veut dire à la fois dépassement et synthèse.

L'avènement final du mouvement de la conscience c'est le savoir absolu : la conscience sera devenue tout et son contraire. On ne fera plus de différence entre la conscience (c'est-à-dire toutes les consciences individuelles parvenues à la fin de leur mouvement) et le monde. L'Esprit sera achevé. Chez Hegel, l'aliénation est vue comme quelque chose de passager puisque, grâce au savoir de plus en plus total, l'Esprit accède à la connaissance de lui-même.

Intervention 1 : *Que serait la philosophie de Hegel sans le mouvement de la conscience ?*

Christian Arnsperger : *Pour Hegel, les guerres, les mauvaises expériences de l'Histoire sont des passages obligés. Attention, il ne faut pas comprendre la conscience comme subissant un mouvement, une évolution biologique. Hegel considère en effet que même s'il n'y a plus de mouvement, on peut encore étudier la conscience.*

III. 2. Marx

Marx met, en quelque sorte, Hegel sur ses pieds. Pour lui, Hegel serait trop spiritualiste. Marx garde néanmoins la méthode de la dialectique. Il veut faire passer l'Esprit (la conscience achevée) vers la matérialité ou l'existence spirituelle vers l'existence productive. Par ailleurs, Marx utilise aussi une philosophie de l'Histoire (des tensions sont à dépasser). Le mouvement va être mû par la notion connue de "luttres des classes". Il s'agit de dépasser les tensions pour arriver vers un nouveau groupe social. En ce sens, Marx est plutôt économiste.

Dans sa philosophie, l'aliénation est tributaire de l'existence d'un système économique. Selon Marx, à cause des logiques économiques, l'homme est étranger à sa vraie nature, à savoir un producteur libre sans hiérarchie. Pour faire advenir cette vraie nature humaine, il faut que, au bout de l'Histoire, les luttes sociales percent vers un nouveau système économique. Pour notre penseur, les systèmes économiques sont "inhumains" (au double sens du terme). Il est convaincu que les tensions générées par le capitalisme sont telles qu'elles ne pourront qu'aboutir à la synthèse. L'horizon final est le communisme. Dans ce



régime, il y aura de telles abondances que l'on pourra tout redistribuer parmi la population. Elle ne sera plus soumise à la logique primaire de la motivation et des punitions dans le cadre du travail. Celui-ci ne durera que quelques heures.

III.3. Freud

C'est le penseur le moins optimiste des deux précédents quant à la possibilité de dépasser l'aliénation. Freud considère qu'en chaque être humain une faille profonde se loge. Autrement dit, nous ne sommes pas seulement un esprit, un producteur mais aussi un existant. L'existant est jeté dans le monde (par la naissance, entrée dans le monde qui n'a rien de ragoûtant). L'existence, pour chaque existant, est rude : nous portons une angoisse fondatrice qui est celle de la séparation à la naissance.

Cette angoisse est la porte ouverte à la peur d'avoir faim et froid, puis, quelques années plus tard, les déterminations familiales et sociales ne font que raviver l'angoisse fondatrice. Nous sommes donc des êtres aliénés, c'est-à-dire des êtres agis *par* toute une série de tensions. Ces tensions sont de deux catégories : les pulsions animales (peur d'avoir faim, froid, d'être abandonné) et les règles familiales, sociales. De manière générale, je suis encadré de l'intérieur (pulsions animales et famille) et de l'extérieur (les règles sociales) par des choses qui *m'agissent*.

Freud pense quand même que l'on peut jouer sur l'inconscient animal et collectif mais, jamais, le dépasser. Il n'existe pas de monde où ces tensions pourraient être dépassées. Pourquoi ? Parce qu'il y a des données de l'existant (l'angoisse fondatrice de la naissance, les pulsions animales, les règles familiales et sociales). Avec une telle vision, Freud peut être vu comme un existentialiste.

Comment jouer sur l'inconscient ? Par la sublimation. Cette sublimation est celle qui joue sur les tensions à l'œuvre entre pulsions et contraintes. La sublimation choisit la créativité plutôt que la destruction pouvant être produite par les pulsions et les contraintes. Une société qui sublime est celle qui le fait en transformant les tensions en religion, art et culture. Ce n'est qu'ainsi qu'elle marche, qu'elle échappe à l'autodestruction.

On voit que la libération chez Marx revêt une dimension concrète et qu'elle est plus abstraite chez Freud.

Evoquons encore les freudo-marxistes dont les têtes pensantes sont Marcuse et Fromm. Ils lient les thèses socialistes et la psychanalyse. Remarquons que Sartre a essayé de reprendre l'existentialisme de Hegel et la psychanalyse pour former sa philosophie.

Nous concluons cette partie par une réflexion (but) :

« Vouloir situer toute réflexion sur la société au sein de notre enracinement dans une existence qui a toujours tendance à nous échapper soit par le bas (pulsions inconscientes)



soit par le haut (règles du jeu social) et que nous essayons constamment de “ressaisir” de façon aussi consciente que possible dans une attitude réflexive.»

Le rôle de la philosophie, pour moi, est de partir de cet acquis existentiel (la faille) pour la ressaisir de manière consciente et réflexive : on ne peut faire autrement. Comme vous le voyez, être kantien ne suffit pas il faut une prise sur la réalité.

Intervention 2 : *Les situationnistes peuvent-ils être mis dans le camp des freudo-marxistes ?*

Christian Arnsperger : *Oui, pensez à mai 68.*

IV. Cinq thèses philosophiques

IV.1. Préambules

IV.1.1. *Un but pour la philosophie*

Je tiens à ce que, pour la suite de l'exposé, vous gardiez à l'esprit la citation émise plus haut. Ce qu'elle contient est un outil pour réfléchir à la société. Il existe un lien entre la philosophie et la vie du philosophe. La philosophie n'est pas, à l'origine, une activité académique (elle l'est devenue, justement, avec Hegel) mais une manière de vivre. Il ne faut pas comprendre “manière de vivre” comme “style de vie” (l'habillement, le type d'emploi que l'on a, etc.) mais comme un questionnement constant. Je vous conseille, à ce sujet, le livre de P. Hadot : *La philosophie comme manière de vivre* (éd. Albin Michel, coll. Itinéraires du savoir, 2001).

Intervention 3 : *La philosophie est-elle une recherche du sens de la vie ?*

Christian Arnsperger : *Oui, mais en évitant de plaquer des idées abstraites sur notre vie.*

Si on se met à réfléchir à son existence, on voit qu'il y a toujours un décalage, un retard : la réflexion ne colle pas à ma vie qui est en train de passer. Hegel (et bien d'autres philosophes) voulait embrasser et abolir cet écart. Il était, en quelque sorte victime de la frustration due à cet écart. Or, même si l'on réfléchit beaucoup, il y a toujours cette non-coexistence, cette béance, ou tâche aveugle qui persiste. Mais pour Marx et Hegel, si la philosophie ne se donne pas pour but la conjonction de ces deux versants, ils n'en veulent pas. Hegel estime qu'il a pensé la clôture totale de la conscience; il ne cherche pas la sagesse, il juge l'avoir trouvée.

Il y a une autre manière de voir les choses. Les premiers existentialistes (Kierkegaard, Schopenhauer) tentent de voir la philosophie comme quelque chose qui, sous conditions, va m'aider à habiter la béance, mais sans l'abolir. Pourquoi ? Car le sens de l'existence reste



toujours “en question” : la question ne s’arrête pas.

IV.1.2. *Accepter la finitude en philosophie*

Il faut éviter de traiter de manière naturelle les choses qui ne le sont pas. Par exemple, le management décrète qu’il faut s’adapter au changement. Il présente cela comme quelque chose de naturel. Or, le changement d’un point de vue économique n’est pas aussi naturel qu’un accident de voiture.

La philosophie dite postmoderne (fin de l’optimisme en rapport avec une raison pouvant tout résoudre) a mis en avant quelques acquis dont le principal énonce qu’il y a des raisons indépassables pour lesquelles notre existence est en questionnement. Il s’agit d’accepter deux choses :

1. Je me trouve toujours en face d’autres existants (notion d’altérité). Je peux ne pas retenir ce fait, mais dans ce cas, je verse dans la psychose ou le meurtre constant. Qu’est-ce en effet un meurtrier (plutôt un meurtrier en série) si ne n’est une personne qui estime que l’autre est à dépasser, donc à tuer ? Ce premier point revient à se demander comment accepter l’altérité. C’est un des buts de la philosophie.
2. Je suis toujours déjà dans l’ombre de ma mort certaine à venir. Cette idée contrevient aux thèses de Darwin et de Hegel car ils envisagent la mort de milliers de personnes (comme en tant de guerres) comme une nécessité pour l’évolution (Darwin) ou pour la connaissance de soi, de l’Esprit ou de la conscience (Hegel).

Pour le postmodernisme la mort est source d’angoisse et de philosophie. Derrida (philosophe d’aujourd’hui), par exemple, essaie de se placer dans cette double finitude (points 1 et 2) avec sa philosophie de la *différance*.

IV.2. Première thèse : la mort

Ma première thèse est : «Exister c’est vivre mortel, ensemble avec d’autres mortels».

Il y a une dimension individuelle et sociale dans cette thèse. L’expression ensemble veut dire “vivre ensemble” et pointe d’emblée le vécu dans la société. La seule chose que l’on puisse faire sans contredire notre propre existence c’est chercher une attitude réflexive pour traverser la double finitude, afin de la porter, de l’assumer plutôt que de la nier ou la refuser.

Je considère que le système économique d’aujourd’hui est une manière pour les gagnants de repousser leurs angoisses existentielles (les finitudes).



IV.3. Deuxième thèse : société et finitude

Ma deuxième thèse est : «Le lieu du plein déploiement du double sentiment de finitude existentielle est la société.»

C'est dans la société que se matérialise la philosophie de l'existence. Toute philosophie de l'existence doit être une philosophie sociale (aussi bien l'aspect social, collectif qu'individualiste). En ce qui concerne la philosophie d'aujourd'hui, j'ai un regret. En effet, des philosophes comme Rawls et Habermas soutiennent des philosophies sociales qui ne sont pas des philosophies existentielles. Ces philosophes font comme s'ils avaient les clés pour balayer, de la sphère sociale, la double finitude humaine. Pour le moins, selon ces penseurs, les finitudes ne sont pas angoissantes ou à dépasser. On peut faire comme si elles n'existaient pas ou alors elles sont vues en tant qu'objectives et ne générant pas de pathologies sociales. Par exemple, pour la finitude en rapport avec autrui, ces penseurs disent : l'autre est autre donc je dois lui parler. Mais pourquoi pas le tuer, dirais-je ? Rawls, en particulier, préfère évincer la finitude due à ma condition de mortel en alimentant le côté raisonnable de l'homme.

Pour ma part, je prône une vision existentielle de la société. Sortir de l'Etat de nature (état de l'homme avant une socialisation élaborée et un régime policé) et reconnaître les règles de société ne suffit pas ou est inopérant si l'on ne tient pas compte des angoisses existentielles.

IV.4. Définition de la société et distribution des finitudes

Toutes les règles sociales ou toutes les méthodes de refoulement de celles-ci ne se valent pas.

Je vous propose une définition propre de la société : «Ensemble de règles, de comportements qui permettent de distribuer les finitudes existentielles.» Bien sûr, il y a une contrainte de budget dans la distribution des finitudes et tous les régimes n'ont pas la même contrainte de budget. De plus, tout le monde n'a pas le même rapport à ses finitudes. Il n'empêche, la société doit gérer, sur fond de mêmes finitudes (génériques), les finitudes individuelles. Par des moyens politiques, symboliques (ex : la politesse, la reconnaissance des autres) et spirituels (des modes de pensées, des philosophies) la société applique un certain mode de gestion. Ainsi, selon la société dans laquelle je vis, j'aurais accès à une mise en pratique différente et à un impact nuancé des moyens (politiques, symboliques et spirituels). Par exemple, le modèle de société tibétain ne mise pas sur les moyens matériels mais gère la finitude par des moyens spirituels tandis que le modèle américain utilise des moyens plutôt matériels. N'oubliez pas que gérer la finitude n'équivaut pas à la dépasser mais à la porter.



IV.5. Troisième thèse : gestion, moyens et redistribution

Ma troisième thèse est : «Un moyen important pour juger de l'organisation de la sphère publique et de la sphère économique en particulier est de se demander :

1. Comment la société conçoit la "gestion" de la double finitude ?
2. Quels sont les moyens d'existence (c'est-à-dire de gestion de la finitude) que la société juge importants ?
3. Comment ces moyens d'existence sont répartis (au niveau des procédures et au niveau des résultats) ?»

IV.6. "Rationalité" et propriétés du système

Le système capitaliste crée une société qui a deux propriétés :

1. Dans une large mesure, une grande partie des activités sont organisées de telle manière que c'est le marché qui règle les choses;
2. Il y a ce que je nomme un principe de maximalisation de la valeur nette, à savoir :
 - Valoriser ma compétence pour qu'elle ait valeur de capital;
 - Faire le contraire;
 - Celui qui n'est valorisé par aucun des points précédents n'est pas reconnu;
 - Le jeu économique consiste à obtenir une valorisation nette c'est-à-dire à réduire la tension entre ma compétence (ce que je donne) et le capital.

Dans ce système, on doit être soit employé, soit employeur. Il faut aussi, d'une part, entrer dans la logique de la consommation tout court ou de l'épargne et, d'autre part, reconnaître que la coopération ainsi que la concurrence se font au sein d'entités concurrentes.

IV.7. Quatrième thèse : illusions du système

Pour réfléchir à cette situation, le "précepte" idéal pourrait être : «Le système capitaliste est une manière particulière de distribuer les finitudes entre les personnes. De par sa logique de concurrence coopérative, il permet aux "gagnants" de se forger une infinitude (indépendance et immortalité) illusoire aux dépens des "perdants" et cette illusion d'infinitude est vue comme un facteur de rationalité. Les "perdants" eux, vivent les mêmes situations de "l'autre côté" comme un échec existentiel radical. En réalité, cette "rationalité" qui semble être à l'œuvre peut être interprétée comme une rationalité factice liée à une manière existentiellement aliénée de répartir les finitudes individuelles.»

La qualification "rationalité factice" signifie que la rationalité ne peut être considérée comme telle que si c'est une rationalité où l'on est aliéné. C'est un système qui nie les finitudes au lieu de les assumer. Je ne veux pas dire par-là que tout le monde est aliéné, mais ce qui



pourrait advenir si la situation perdure.

V. *Les pratiques du capitalisme*

La question finale à laquelle je veux arriver est : «A quelles conditions pouvons-nous transformer cette “rationalité” factice / aliénée en une rationalité authentique / désaliénée ?»

Autrement dit, faut-il casser le système actuel pour un autre ? Faut-il modifier le système de l'intérieur ?

V.1. La consommation

Une des forces du capitalisme c'est de satisfaire les besoins tout en étant rentable. Un entrepreneur “rationnel” sera celui qui percevra les signaux du marché et qui produira des choses rentables. La perfection serait que chaque client soit satisfait. Le consommateur “rationnel”, quant à lui, est celui qui envoie les signaux les plus explicites aux producteurs sur ses besoins. Mais ces deux personnes ne seraient-elles pas des angoisses qui s'extériorisent plutôt que des rationalités qui se rencontrent ? L'entrepreneur ne déporte-t-il pas ses angoisses sur l'acheteur en attendant son argent et une reconnaissance symbolique ? En tous cas, le consommateur, pour être solvable, doit s'inscrire dans un cycle de travail et de dépenses afin d'entrer dans un processus d'infinitude où ces besoins vont à l'infini, comme un écho...

On passe d'une finitude comme manque inévitable (je ne peux tout avoir, mais ce n'est pas grave) à une angoisse d'un désir qui se creuse, qui défaille (cf. l'*objet petit a* de Lacan). Cependant, la mission fantasmatique qui consiste à éteindre le désir échoue tout le temps. D'un côté, pour l'entrepreneur, le cauchemar serait que les gens n'aient plus de désir. D'un autre côté, le consommateur fait porter à l'entrepreneur le procès de sa propre finitude puisque c'est la consommation qui fait la concurrence. C'est pourquoi, en attendant du système économique qu'il lève ses propres finitudes, le consommateur ne cesse de stresser l'entrepreneur. Pour échapper à ce piège, un mouvement de rationalisation du dynamisme économique est alimenté sans cesse alors que ces désirs ne sont pas “rationalisables”.

Intervention 4 : *J'ai entendu dire que quelqu'un s'était mis aux enchères sur e-business. C'est fou ce que les gens sont prêts à faire pour exister. J'ai l'impression que tout ce que vous dites se décuple avec Internet.*

V.2. L'épargne

C'est une consommation différée. L'existence humaine s'inscrit dans le temps. Freud disait que pour l'inconscient, la mort n'existe pas. La rationalité intemporelle qui fait la différence entre l'épargne et la consommation n'est pas réelle. En fait, l'épargne n'est qu'une consommation différée. L'existant se jette en avant en pensée, il opère une projection. Il



crée le lieu de l'illusion. Or, on ne peut renoncer à la consommation présente sans l'idée d'une consommation future. Pourtant, les personnes disent parfois épargner pour leurs enfants et non pour elles-mêmes. C'est un faux prétexte car les enfants sont souvent vus comme ma continuation, ma "descendance". L'existant veut se rassurer sur sa propre durée (le temps de vie) en épargnant sur le temps. A l'inverse, l'avarice consiste à casser le lien entre la durée et la finitude. Il s'agit de court-circuiter la consommation pour vivre dans les idées, l'abstraction. Un autre cas encore : être incapable d'épargner. Dans cette attitude, on veut tout faire maintenant en créant le fantasme du présent éternel.

Remarquons qu'il y a des épargnes qui peuvent gérer la finitude.

V.3. L'investissement

Il s'agit de transférer des ressources épargnées vers d'autres entreprises. L'investissement peut produire des pathologies individuelles où un phénomène de construction d'empire personnel naît. Le sujet pense qu'en investissant toujours plus, il rompra le lien entre temporalité et finitude. Réfléchir en termes d'opportunités futures c'est proclamer qu'il y a un avenir et que je serai encore là.

V.4. La concurrence

« Le marché motive la contribution productive non à travers l'engagement envers mes frères humains, mais à travers la récompense monétaire impersonnelle. Le motif immédiat de l'activité productive dans une société de marché est, typiquement, un certain mélange de cupidité et de peur, dans des proportions qui varient selon les détails de la position de la personne sur le marché et du caractère individuel. Dans la cupidité, les autres sont considérés comme des sources possibles d'enrichissement ; dans la peur, les autres sont considérés comme des menaces. Voilà des manières bien horribles de voir les autres, même si nous en avons pris l'habitude, à la faveur de plusieurs siècles de développement capitaliste. »

« L'acteur marchand est prêt à servir, mais seulement si cela lui sert. Il ne désire pas la conjonction "servir-et-être-servi" pour elle-même, car il ne servirait pas si, ce faisant, il n'était pas servi. »

« Le marché capitaliste, bien entendu, n'oblige pas les personnes à maltraiter d'autres personnes (...); mais ce que fait le marché, c'est obliger les personnes à manipuler des personnes, à les gérer, en un sens particulier. (...) Le business c'est, parmi d'autres choses, des personnes traitant d'autres personnes selon une norme marchande — la norme qui dit qu'elles doivent être mises de côté si elles ne sont pas capables de produire à un rythme qui satisfasse la demande. (...) Le business transforme des producteurs humains en marchandises. »



Il y a une logique de la concurrence. Cela peut tourner indépendamment, sans une connaissance des motivations sous-jacentes et des bonnes intentions. La coopération n'est possible que sous contrainte de concurrence.

Celui qui *espère* gagner le jeu concurrentiel en arrive facilement à penser que l'on est indépendant des autres (sans les autres, "cela marche quand même"). Il existe toutefois de saines émulations et de saines distances entre les personnes.

La pathologie de la concurrence revient à exacerber la vision d'autrui : l'autre est vu comme un moyen voire comme un obstacle.

V.5. Conclusion

Le système économique fonctionne de telle sorte qu'il aggrave ces pathologies : ce n'est pas forcément dû aux personnes en particulier. Je pense que le système ne s'améliorera pas si l'on occulte les questions existentielles. Toutefois, sous couvert de la rationalisation des comportements économiques, on peut rencontrer des consommations non pathologiques, normales. En général, il ne faut pas consommer en espérant se prémunir contre la mort. Le dérapage se produit quand le système économique exige une mise à mort symbolique des personnes (exemple : les chômeurs).

Pour résumer, on se demandera ce qui distingue un entrepreneur d'un "tueur" et une consommation pathologique d'une consommation non pathologique (puisque l'on peut rencontrer des rationalités aliénées qui *recouvrent* les angoisses de finitude).

V.6. Cinquième thèse : autoréférentialité de l'angoisse

Voici ma 5^{ème} thèse : «Le capitalisme nourrit, mécaniquement, les angoisses même qui lui donnent sa force.»

En fait, le capitalisme nourrit les angoisses même qui le nourrissent. C'est un cercle, cela s'auto-justifie. Par exemple : il faut sélectionner les gens, dira un recruteur. Oui, mais ceci est une vérité normale que l'on a tendance à transformer aujourd'hui en fantasme de toute-puissance.

Intervention 5 : *Mais d'où vient l'énergie de ce cercle ?*

Christian Arnsperger : *C'est une bonne question. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'il faut pousser encore plus le système pour que cela marche.*



V.7. Conclusion finale

Pour répondre aux deux points de la troisième thèse, on dira :

- qu'il faut des moyens matériels, des revenus, une reconnaissance symbolique pour que la société conçoive une gestion de la double finitude;
- que les mécanismes du marché -qui ont tendance à aggraver le fantasme de redistribution publique (régime de type social-démocrate)- sont rendus fragiles par les mêmes angoisses existentielles (en ce sens, une personne pourrait être réticente à payer des impôts à des "personnes qui ne le méritent pas").

Temps que suffisamment de personnes peuvent espérer "gagner" tout en continuant à influencer la politique ainsi que les moyens de redistribution, le système se perpétuera sans laisser de place pour discuter de la redistribution des finitudes.

En conclusion, je défends le fait que la philosophie en tant que pur divertissement esthétique est une perte de temps.

VI. *Débat*

Intervention 6: *L'histoire a montré l'échec du marxisme. Il peut y avoir une symétrie, au niveau de l'échec, entre le capitalisme et le marxisme. Le communisme gère la mortalité comme une banalité et, tant bien que mal, les autres finitudes. Est-ce que le communisme a échoué parce qu'il n'avait pas l'énergie de l'angoisse du capitalisme ?*

Christian Arnsperger : *L'avantage du capitalisme pur sur le communisme c'est qu'il est capable de tourner en circuit fermé, qu'il s'auto-régule. Dans le communisme, lorsque les dimensions de solidarité, de redistribution, de collectivisation des revenus, en somme, quand le désir d'un éthos égalitaire apparaît, cela crée un problème de taille. En effet, il faut rendre effectif cet éthos. Le stalinisme n'a pas réussi : il a produit une perte des incitants. En revanche, le capitalisme ne gagne pas l'éthos pour autant, même s'il possède les incitants. D'un point de vue théorique, je ne peux répondre à votre question. Est-ce que le communisme, empiriquement, a été un échec ? Dans le communisme, l'incitant est spirituel : grandeur de la nation, fierté de l'industrialisation, etc. Cette dimension spirituelle a été mal gérée par le communisme.*

Intervention 7 : *La concurrence est le moteur fondamental de l'homme ?*

Christian Arnsperger : *Le moteur, de fait, est la concurrence. Mais on peut avoir un être humain qui fonctionne autrement.*

Intervention 8 : *Vous avez dit que le capitalisme redoute que les gens cessent de désirer. Mais ce désir va forcément s'arrêter un jour. Le capitalisme ne doit plus nourrir les*



angoisses.

Christian Arnsperger : *Si on passe d'un capitalisme pur à la gestion, les angoisses s'animent. On ne peut faire autrement. Je pense à un roman de Maurice Bellet intitulé Octone (éd. Cerf, 1987) où il imagine une utopie négative. Les consommateurs des Etats-Unis se seraient arrêtés de consommer. La France envoie des observateurs pour comprendre la situation. Ceux-ci voient la création de communautés philosophiques diverses. Dans ce cadre, il n'y a pas perte du désir, mais un transfert de celui-ci sur la spiritualité. L'avènement du Désir pour Lacan c'est assumer le manque sans vouloir le combler.*

Intervention 9: *On peut aussi opposer l'épargne à l'épargne négative, c'est-à-dire l'endettement. J'ai lu que 20% des Américains sont endettés et passent leur temps à rembourser leurs crédits. En conséquence, l'Amérique doit juguler cette folie par un contrôle mondial des ressources et par une politique qui prône l'interventionnisme. Le récent refus de ce pays de signer la Convention de Kyoto montre qu'il nie la finitude de ses enfants et de ses descendants.*

Christian Arnsperger : *Le capitalisme aurait, au sein de sa logique, les moyens de sa propre destruction. Marx s'est trompé sur les facteurs de destruction (il invoquait les tensions dues à la lutte des classes). La destruction viendra avec la multiplication des problèmes environnementaux et le phénomène de l'endettement. On est sur une bombe à retardement. Pourtant, pour ne pas voir la bombe, on court encore plus vite.*

Intervention 10: *Il faut tenir compte des notions de biens et de facteurs limitant (comme l'eau) qui, selon moi, n'ont rien à voir avec les problèmes existentiels.*

Christian Arnsperger : *Je ne crois pas que cela n'ait rien à voir avec les problèmes existentiels. En effet, soit on se dit : l'eau est limitée donc, sauve qui peut (on court sur la bombe). On engage une lutte à mort qui exacerbe l'instinct d'autodestruction. Soit on dit : stop. Dans ce cas, il faut adopter un nouveau comportement. Ce comportement n'est possible que si l'on dessert l'angoisse de finitude (c'est-à-dire l'idée que l'on veut tout avoir car on a peur de la mort). Comme on l'a vu, le fond commun existentiel se modalise différemment selon les sociétés. En général, il s'agit de répondre à la question : Comment une collectivité humaine peut changer suffisamment en se disant qu'il faut pointer les finitudes et non appliquer des restrictions ?*

Intervention 11 : *Une société peut-elle se gérer avec comme moteur la solidarité ?*

Christian Arnsperger : *Oui, mais il faut aller de l'avant. Un autre livre de Bellet (La quatrième hypothèse, éd. Desclée de Brouwer, 2001) énonce que le christianisme, pour s'en sortir, doit gérer la finitude. Si la société ne véhicule pas d'idéaux qui pourraient être une façon de porter la finitude, on peut tenter de créer la solidarité. Il faut une vie de l'être pour "lâcher le morceau" et devenir solidaires.*



Intervention 12: *La prise de conscience passe par chaque individu en particulier. Chaque personne doit prendre conscience de ses finitudes. La philosophie, seule, ne peut espérer opérer un changement du système économique. Je proposerais la psychanalyse pour commencer plutôt que la philosophie.*

Christian Arnsperger : *Je pense n'avoir pas oublié la liaison entre l'individu et la société. La société n'est pas une entité surélevée au-dessus de l'homme. Elle est le résultat de nos interactions. Bien sûr, on doit partir de l'individu mais pour créer quelque chose qui n'existe que collectivement. Il y a deux façons d'agir :*

- *L'éthique, c'est-à-dire la manière dont je dois agir au sein des règles sociales qui me sont données;*
- *L'action collective : on doit agir collectivement pour changer les règles sociales. Seulement, aujourd'hui, on est un peu en perte dans l'apprentissage d'un agir ensemble.*

Intervention 13 : *On ne peut arriver à quelque chose sans agir collectivement.*

Christian Arnsperger : *Oui, se réformer seul est impossible. Il faut une reconnaissance sociale de sa démarche (exemple : obtenir un vrai congé pour souffler sans avoir un surplus de travail mirobolant à son retour). Ne faudrait-il pas un véritable soutien collectif (et pas pervers) ? Ne faudrait-il pas aller jusqu'à changer certaines formulations et terminologies ?*

Intervention 14 : *Dans le capitalisme, les meilleurs gagnent tandis que les autres sont exclus. Le chômeur n'a pas de rôle actif à jouer. Reynders a proposé de rendre "actif" les chômeurs en leur donnant la possibilité d'avoir une activité sociale reconnue mais non rémunérée.*

Christian Arnsperger : *J'ai écrit un article s'intitulant : « L'Etat social actif : Idéal utopique ou mascarade idéologique ? » (Revue Nouvelle, 2001). L'intention première (réintégrer les personnes qui sont hors marché) devient, dans la réalité, une société qui permet la pluriactivité dans une même carrière (bénévolat, congé parental, indépendant puis ouvrier, etc.). C'était déjà une idée de Marx. Elle a un prix non négligeable. Mais il ne peut être que porteur de rendre accessible à tout le monde tous les domaines de la société.*

Intervention 15 : *Je ne suis pas à l'aise quand vous parlez de conditions de possibilité et de l'accès à l'authenticité. Dans les expériences de la vie, il y a des moments authentiques et des moments d'aliénation. On essaie de vivre en équilibre. Je ne dirais donc pas qu'il y ait une société authentique à construire.*

Christian Arnsperger : *Je suis d'accord. Seulement, la pédagogie des idéaux-types est précieuse pour sérier et voir quand on est susceptible de basculer. Hormis cette sorte de pédagogie utile, il peut être bon de se prémunir contre l'idée d'un non-interventionnisme (exemple : le laisser-faire en éducation).*



Intervention 16 : *L'inverse du marché, c'est la hiérarchie. Le capitalisme n'est pas le marché. Le choix de l'intervention n'est pas forcément ce qu'il y a de mieux à faire dans le marché.*

Christian Arnsperger : *D'accord, mais le philosophe doit poser des questions pour éviter l'installation de la pseudo rationalité.*

Intervention 17 : *Aujourd'hui, le discours des consultants et des managers contient des formules qui encouragent le développement de la personne. Ils récupèrent le discours de mai 68. Comment avoir une critique du capitalisme sans qu'il ne soit repris par les consultants et les managers ? Faut-il donner une nouvelle définition du capitalisme ?*

Christian Arnsperger : *C'est un danger permanent que cette récupération du discours, même s'il y a des questions limites (exemple : pas d'auto-gestion en l'absence de hiérarchie). Cependant, si le système économique récupère le questionnement philosophique, il en extrait les notions mais pas le sens. Une des lacunes de notre époque est l'absence d'éducation portant sur la différence entre les vraies questions et les questions qui me touchent mais qui sont prêtes à m'aliéner.*

Intervention 18 : *J'ai l'impression que, pendant le temps des études, certains de mes amis étaient plus ouverts à ces vraies questions et que, au fil du temps, ils s'y sont fermés.*

Intervention 19: *Dans le mécanisme de la concurrence, il y a aussi de la créativité. La concurrence rejette les méfaits ou les excès de la concurrence (exemple : les gros prix sont concurrencés par des supermarchés alternatifs). Une absence de concurrence peut être dangereuse : on défend aux entreprises de s'entendre, d'abuser de leur position. A un autre niveau, en politique, les votants manifestent majoritairement encore aujourd'hui leur distance vis-à-vis du système économique (par le vote à gauche). Faut-il revenir, selon vous, à un dirigisme conscient ?*

Intervention 20 : *La créativité n'est pas liée à l'exercice d'une pression (exemple : sur les salaires). L'humanité n'est-elle pas suffisamment ambitieuse (cela me fait penser à l'expression : en pointant votre doigt sur la lune, vous me montrez la lune ou votre doigt ?) ? Ne faut-il pas placer l'ambition à un autre niveau ?*

Christian Arnsperger : *On s'approche de la question du politique. C'est la mise en commun qui est source de créativité (exemple : les managers sont friands des séances de brainstorming). Il y a un rôle critique (par des questions et, littéralement, une mise en crise) à avoir. En effet, la concurrence peut être un moyen pour mieux faire passer la notion d'aliénation. Je préfère l'émulation à la concurrence. Je fais preuve d'émulation quand je dis : "Tiens, cette personne a écrit un livre intéressant qui va permettre de m'enrichir". Dans ce cas, être sous l'emprise d'un état d'esprit qui revendique une concurrence effrénée, c'est déclarer : "Cette personne a écrit ce livre avant moi : je vais l'écraser".*

J'estime qu'il faut multiplier les instances critiques dans la société civile pour créer des remises en cause.



Philosophie & Management asbl

Compte-rendu du Séminaire du 04 octobre 2003
« **Nos comportements économiques cachent-ils
nos angoisses devant nos finitudes ?** »
par Christian Arnsperger

Intervention 21 : Le manque d'émulation dans le secteur public est flagrant. Il engendre un manque de coopération pour bien réaliser les tâches.

Christian Arnsperger : Il y a des théories infinies sur les notions de coopération et de concurrence.

Faisons d'avantage attention à l'énergie existentielle. La prise de conscience est nécessaire même si elle ne nous mène pas sur les bons chemins.